

— Moi aussi, j'aimais le mien ! dit doucement Anita.

— Il est très vif, il ne pense pas toujours à ce qu'il dit dans ces moments-là.

— Alors, ce qu'il m'a dit n'était pas vrai ? demanda anxieusement l'enfant.

— Non, vraiment ! M. le professeur était malade depuis longtemps et la première émotion très forte pouvait lui être funeste. Il s'est trouvé que c'était l'arrivée de son cousin, mais réellement, on ne peut en rendre responsable votre cher père... Allons, ne vous tourmentez pas de cela, ma mignonne... Eh bien ! entrez donc, Mademoiselle Frédérique ?

Anita se retourna, et son regard croisa deux yeux gris durs et haineux... Ces yeux se détournèrent d'elle et la voix brève de Frédérique s'éleva :

— Nos robes sont-elles prêtes ? Charlotte ?

— Oui, Mademoiselle, les voilà... Mais venez donc dire bonjour à votre cousine ?

De nouveau, les yeux gris se fixèrent sur Anita, si hostiles et si méprisants que le cœur de l'enfant se serra... Puis Frédérique s'éloigna en refermant brusquement la porte.

— Quelle nature ! murmura Charlotte, Seigneur ! ne pleurez pas ainsi, ma pauvre petite !

Mais la douleur d'Anita, comprimée jusqu'ici, débordait en larmes amères. Ce cœur délicat, avide d'affection, se heurtait de toutes parts, depuis ces quelques jours, à l'indifférence et à l'animosité, et le rude dédain de Frédérique, de cette cousine de son âge, venait de lui porter un coup cruel.

— Pourquoi... pourquoi me déteste-t-on ? répétait-elle entre ses sanglots. Je veux partir... Père, emmène-moi !

— Là, calmez-vous, pauvre petite, disait la bonne Charlotte consternée. Tout s'arrangera, et vous verrez qu'on vous aimera bientôt. D'ailleurs, je suis là...

— Oh ! sans vous, je m'en irai tout de suite... tout de suite ! cria désespérément l'enfant.

Il fallut quelque temps avant que Charlotte parvînt à la calmer. La petite créature aimante et douce avait été préservée des coups trop rudes de la douleur par la vigilante tendresse paternelle, mais maintenant elle s'y trouvait livrée sans appui, et cette âme d'enfant fléchissait.

Les funérailles s'étaient déroulées avec tout l'apparat désirable... Après le repas, les plus proches parents se réunirent afin de traiter différentes questions d'affaires, les occupations de plusieurs d'entre eux nécessitant un prompt départ. Calme et froide comme toujours, Mme Handen écoutait sans beaucoup parler. On pouvait discerner une légère altération sur ce visage demeuré d'une grande fraîcheur, mais elle n'enlevait rien à l'habituelle placidité de la veuve du professeur.

L'oncle du défunt, le conseiller Handen, semblait présider cette réunion de famille. Ce gros homme à la carrure athlétique, au visage autoritaire et dur, se mettait en toutes circonstances au premier rang, et il avait ici trop belle occasion pour n'en pas profiter.

— Voyons, Messieurs, maintenant que tout est réglé relativement aux enfants de mon neveu, passons à cette petite fille que la tête sans cervelle qui s'appelait Bernhard Handen a eu la prétention d'imposer à notre honorable famille. Je pense, Emma, que vous ne songez qu'à vous en débarrasser au plus tôt ?

Une contraction passa sur le visage de Mme Handen... Elle sortit un papier de sa poche et le tendit au conseiller.

— Ceci a été trouvé sur le bureau où écrivait mon mari quand... quand il a été frappé, dit-elle d'une voix brève. Lisez, mon oncle.

— Ah ! un testament !... ou quelque chose d'approchant. Ma chère, je ne puis parvenir à trouver mes lunettes... Tenez, Heffer, vous seriez bien aimable de nous donner lecture de ceci.

Il tendait la feuille à un homme maigre et blond, au visage sérieux et sympathique. C'était le pasteur Heffer, frère aîné de Mme Handen. Il prit le papier et le parcourut rapidement, puis sa voix grave s'éleva au milieu du silence :

“Ma chère Emma, mon fils Ary, je sens que je n'ai plus beaucoup à vivre. Qui sait?... ne pourrais-je mourir cette nuit même !... J'espère pourtant vous rester encore, mes bien-aimés, mais quelque chose me presse d'écrire ces lignes, mon testament moral... Et d'abord, Ary, je te confie particulièrement ta sœur Frédérique. Tu l'aimes, tu as un peu compris cette inexplicable nature si riche pourtant, si avide d'affection. Oh ! que je la voudrais heureuse, ma fille chérie ! Mais je prévois qu'en fait de bonheur elle sera difficile à contenter... elle exigera trop. Fais de ton mieux, mon fils.

“Ensuite, voici ce que j'ai promis à mon cousin Bernhard. Sa fille restera catholique, elle sera notre fille, Emma, et la sœur de nos enfants. Ceci est ma volonté expresse... Si je viens à disparaître, vous l'accomplirez, toi d'abord, et plus tard Ary, comme chef de famille. Anita a une nature douce et aimante, il lui faut les soins et l'affection d'une mère, et tu sauras les lui donner, Emma, toi qui es si bonne mère !... L'enfant sera élevée dans notre vieille maison, qui est bien un peu la sienne aussi, et vous ferez votre possible afin qu'elle y soit heureuse, pauvre petite orpheline !

“J'ai confiance que vous accomplirez ces volontés et que vous ne violerez pas la promesse faite par moi à un mourant. Oh ! que n'ai-je une foi telle que celle de Bernhard pour m'encourager à ce passage qui me semble si sombre, si effrayant ce soir ! Qu'y a-t-il au delà de la tombe?... Rien ou... tout?... Ary, cherche la vérité, car on souffre trop de ne pas savoir. Je crois...”

La mort avait interrompu là le testament du professeur.

Pendant cette lecture, le conseiller avait donné de fréquentes marques d'impatience, et, aux derniers mots, un sourire sarcastique se dessina sur ses lèvres.